

Spécimen zéro

Nicolas Dickner

Numéro 65, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83553ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dickner, N. (2016). Spécimen zéro. *L'Inconvénient*, (65), 35–37.

SPÉCIMEN ZÉRO

Nicolas Dickner

L'auteur de *Nikolski*, *Tarmac* et *Six degrés de liberté* nous présente un extrait inédit de son prochain roman.

Nous n'avions pas quitté le lit depuis le début de la tempête, la veille au soir, et l'attrait du désœuvrement commençait à s'estomper. Couché à plat ventre, je regardais des archives vidéo de la guerre du Pacifique sur mon téléphone tandis qu'Édith feuilletait une anthologie de science-fiction finlandaise posée sur mon dos.

Elle a fini par s'étirer et fermer le livre.

– J'ai faim.

J'ai relevé la tête. Manger : un projet pertinent. En nous dépêchant un peu, nous pouvions arriver chez Chester's avant la fermeture.

Le temps de nous partager les vêtements éparpillés à proximité, nous sommes sortis tête première dans la tempête.

Il neigeait à plein ciel des flocons orange qui ressemblaient à des bouts de tapis passés à la déchiqueteuse. Édith ouvrait la piste et parlait sans discontinuer, dévidant un long monologue sur les banlieues d'Helsinki dont je ne captais qu'une phrase sur deux. Il semblait être question de l'OTAN, des Jeux olympiques et de géométrie.

Nous nous sommes rendus jusque chez Chester's malgré les conditions adverses. La salle à manger était inhabituellement déserte ; nous avons pris la dernière banquette, tout au fond du restaurant. Édith a secoué sa tuque, envoyant crépi-

ter des cristaux de glace sur la table. Elle était moins bavarde, soudain.

Le serveur s'est présenté dans la minute, l'air à moitié mort de froid et d'ennui. J'ai demandé deux œufs miroir et la cochonnaille ad hoc. Édith a commandé un smoked meat maigre, frites, cornichons et trois grands verres d'eau.

Le serveur est allé empaler notre commande sur le passeplat de la cuisine, puis est revenu poser des napperons en papier sur la table. Édith en a profité pour lui emprunter un stylo, et elle s'est aussitôt mise à griffonner sur le napperon en regardant ailleurs. Sous la pointe du vieux Bic s'étirait un filet de points et de traits, comme un texte dont on n'aurait conservé que la ponctuation.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Du morse.

– Du morse ?

– Je crois.

Je me suis retourné afin de suivre son regard. Dans l'escalier qui descendait aux toilettes, un tube fluorescent clignotait de manière irrégulière, longue, longue, brève, longue. Édith a relevé mon air dubitatif.

– Tu veux vérifier ?

Elle m'a tendu son téléphone et j'ai téléchargé un alpha-

bet morse. Il fallait admettre que ça y ressemblait. J'ai repéré un zéro, suivi d'un sept et d'un autre zéro. J'ai haussé les épaules.

– Amusante coïncidence.

– Donne le téléphone.

Elle a entrepris de traduire la série de points et de traits, laquelle se composait entièrement de chiffres : 1 0 7 0 7 1 0 4 0 1 0 6 1 0 5. Les clignotements du fluorescent concordait en tous points avec l'alphabet morse, sans le moindre *ti* ou *taah* de trop.

Sourcils froncés, Édith a fait une recherche sur son téléphone. Il existait des dizaines d'applications pour apprendre ou traduire le morse, mais ce qu'Édith cherchait – et a fini par dénicher – était un émetteur-récepteur fonctionnant avec le flash et la caméra.

Dix secondes plus tard, Édith braquait son appareil sur le fluorescent. L'écran a palpité, comme incertain, avant de commencer à se remplir.

040067061040067065040
066065040067064040067
064040066065040062060
040066064040066065040
062060040067060040066
071040066145040066067
040062060040067060040
066146040066145040066
067047175015012

Nous avons regardé les chiffres s'empiler paisiblement sur le minuscule écran. Édith frottait sa jambe contre la mienne. Nous aurions pu rester là des heures, à moitié hypnotisés. Lorsque notre commande est arrivée, Édith a attaqué ses frites de la main gauche en tenant de la droite le téléphone.

– Ça me rappelle *Contact*.

– Le film avec Jodie Foster ?

– Exact.

– Tu crois que les extraterrestres nous envoient un message codé ?

– Pourquoi pas ? Du point de vue d'une civilisation avancée, il n'y a peut-être pas une grosse différence d'échelle entre le radiotélescope d'Arecibo et les toilettes de Chester's.

J'ai réfléchi à la question tout en organisant le contenu de mon assiette du bout de ma fourchette.

– Peut-être. Ou alors il faudrait mettre un fluorescent neuf.

Édith a croqué un cornichon, l'air morne. La réalité était plate à mourir.

La tempête a cessé à minuit pile, laissant la ville plane et propre. On devinait à peine les voitures ensevelies au pied des arbres.

Lorsque mon téléphone a sonné le réveil, à l'aube, Édith avait quitté son côté du lit. Son ordinateur n'était pas à l'endroit habituel, sous l'oreiller.

Édith n'avait aucune obligation de se présenter à l'agence. Elle travaillait plus efficacement assise sur le canapé du salon,

les jambes croisées sur le pouf marocain. Ses supérieurs hiérarchiques avaient plus ou moins officialisé cet arrangement (on accommodait assez volontiers une personne qui générait des revenus d'entreprise dans les six chiffres). Il lui arrivait malgré tout, de temps à autre, de filer tôt et sans préavis, vêtue d'un tailleur gris acier. Je ne posais pas de questions.

J'ai déjeuné au café noir en vidant le lave-vaisselle. Puis, après un dernier coup d'œil par le hublot, je suis allé me mettre au boulot. Un client de Vancouver me soumettait 900 mots sur la culture hydroponique du cannabis médicinal. Aucune difficulté en vue. Je me suis attaqué au dossier sur le pilote automatique.

Vers onze heures, mon téléphone a vibré. C'était un message d'Édith.

urgent apporter
chargeur telephone
chesters

Et vingt secondes plus tard :

aussi brosse à dents

Je l'ai trouvée assise sur la même banquette que la veille, entourée de son ordinateur, d'une tasse de café et du téléphone qui, maintenu en place par un dispositif de fortune, convertissait l'interminable monologue du fluorescent en belles rangées de chiffres. Assis au comptoir, deux vieux regardaient la scène du coin de l'œil. Le serveur s'en foutait, il en avait vu d'autres. Le quartier grouillait d'artistes conceptuels, de programmeurs et de cabbalistes juifs octogénaires. Une illuminée de plus ou de moins ne faisait pas une grosse différence.

Édith m'a accueilli avec un large sourire.

– Juste à temps, ma pile allait mourir. L'application bouffe pas mal de jus.

Elle a plongé sous la table afin de brancher l'adaptateur.

– Tu as ma brosse à dents ?

– J'ai ta brosse à dents. Tu es ici depuis quelle heure ?

Elle a refait surface et vérifié avec satisfaction que l'appareil se rechargeait.

– Sept heures.

– Et quel est ton objectif ?

Elle a ouvert sa trousse de toilette et, la langue pointant à la commissure des lèvres, a étalé du dentifrice sur sa brosse avec soin.

– J'essaie de voir s'il y a un cycle.

– Un cycle ?

– Une boucle. Des patterns. Si le message se répète.

Je me suis assis à côté d'elle, soudain un peu inquiet.

– Édith...

– Je sais. Mais si la longueur des clignotements était aléatoire, on ne recevrait pas du morse pur. Il y aurait du bruit, des anomalies. Depuis sept heures ce matin, le téléphone ne reçoit que des chiffres. Aucune anomalie. J'ai calculé les probabilités que ça soit un hasard...

– Je savais qu'on finirait par parler de probabilités.

- ... j'ai calculé les probabilités et...
- Elles sont faibles.

Édith m'a lancé un regard lourd de sens, suggérant un nombre défiant l'imagination et relevant de l'incommensurable. Elle a commencé à se brosser les molaires sans quitter le téléphone des yeux.

Je l'ai abandonnée à ses lubies et suis revenu à l'appartement en ronchonnant. Un soupçon prenait peu à peu forme dans mon esprit. Aussitôt arrivé, j'ai filé à la salle de bain sans prendre le temps de retirer mes bottes.

Le flacon rose se trouvait à sa place habituelle, derrière la crème exfoliante à l'avocat. J'ai vidé les comprimés à côté du lavabo. Il en restait dix-sept. Si je me fais à la date sur le flacon, elle n'avait sauté aucune dose.

Adossé contre le mur, j'ai considéré les comprimés d'un air perplexe. L'hemiprozine maintenait ma blonde dans les limites de la simple excentricité – mais où se trouvaient ces limites exactement ? Le spectre de la normalité avait toujours été assez large, pour Édith R. Archambault, et un fluorescent qui diffusait du morse en provenance d'Alpha Centauri relevait de la simple routine.

De retour à la table de travail, j'ai consulté mes messages. Un seul texte attendait dans ma boîte de réception, 1 100 mots sur les normes électriques en milieu agricole.

Alors que je parcourais le texte en diagonale, mes yeux ont repéré l'expression *stray voltage*, que j'ai aussitôt googlée. Ça se traduisait par *courant vagabond*. En gros, il s'agissait de charges électriques qui s'échappaient du réseau. Chaque printemps, à la fonte des neiges, le phénomène provoquait apparemment une vague d'électrocutions de caniches sur des plaques d'égout. Eh bien.

Cette unique difficulté écartée, j'ai abattu le boulot en quelques heures.

Le soleil allait se coucher lorsque j'ai complété ma traduction. Il faisait soudain noir et faim. En fouillant dans le frigo, j'ai trouvé tout le nécessaire pour une soupe aux poireaux. J'ai affûté mon couteau de chef en écoutant la radio. Ça bouchonnait sur tous les ponts, mieux valait s'encabaner. J'ai fait sauter un oignon émincé dans le beurre, déglacé avec un fond de pinot noir. Poireau, bouillon, une paire de russet. Pendant que ça frémissait, j'ai machinalement transformé un bout de pain sec en croûtons à l'érable et au miso.

Puis, assis au comptoir, j'ai attendu Édith en vidant ce qu'il restait de pinot. Après la dernière gorgée, j'ai envoyé un texto. Silence radio. Elle continuait sans doute à distiller du morse. Je n'allais sûrement pas descendre la chercher encore une fois chez Chester's, non mais. Il y avait tout de même des limites.

J'ai coupé le feu, mis le couvercle sur le chaudron et enfilé mes bottes.

Édith finissait son dix-septième café de la journée. Sur le napperon, des cernes marrons dessinaient un diagramme de Venn particulièrement compliqué. Elle avait la pupille dilatée et elle tremblait si fort que certains de ses membres dérivaient dans les ultraviolets.

Sur un ton excité, elle m'a expliqué que le fluorescent n'avait pas commis une seule erreur de la journée. Pas une.

Elle avait régulièrement transféré les chiffres sur son ordinateur afin de procéder à une analyse approfondie. De nombreuses séquences se répétaient – preuve criante qu'il s'agissait bel et bien d'un message –, mais elle n'avait trouvé aucune trace d'un cycle.

– Évidemment, c'est peut-être un très long cycle. Étala sur deux jours. Ou deux semaines.

– Ou deux ans.

– Oui, tout dépend de la complexité du message. Au fait, j'ai remarqué qu'il n'y a aucun nombre au-dessus de sept. Étrange, non ?

J'ai hoché la tête et j'ai prié Édith de m'excuser un bref instant. Je suis allé au comptoir et j'ai interpellé le serveur : où se trouvait l'interrupteur de ce damné fluorescent ? Il a plissé le front. Il n'en avait pas la moindre idée. Le fluorescent restait toujours allumé, même la nuit. Si ça se trouvait, il n'était relié à aucun interrupteur.

– Et il clignote comme ça depuis longtemps ?

Le serveur a fait un geste. Des mois.

– Le patron a posé un tube neuf la semaine passée. Ça clignote pareil.

Mon espoir de quitter ce restaurant avant l'heure de la fermeture s'envolait en fine fumée. J'ai songé à ma soupe aux poireaux et, la mort dans l'âme, j'ai commandé un médium sur seigle, double cornichon.

Lorsque je suis retourné m'asseoir, Édith pianotait de plus belle sur son ordinateur, possédée par une nouvelle idée. Ses capacités d'analyse s'avéraient trop limitées pour un tel dossier : elle devait invoquer des forces supérieures.

– Je vais envoyer les chiffres à mon père.

J'ai regardé le fluorescent en soupirant. Un mathématicien. Manquait plus que ça. ■